

George Sand face aux Églises

Critiques Littéraires
Collection dirigée par Maguy Albet

Déjà parus

- GANS-GUINOUNE Anne-Marie, *Driss Chraïbi, de l'impuissance de l'enfance à la revanche par l'écriture*, 2005.
- RAGUENET Sandra, *Fernando Pessoa : devenir et dissémination*, 2005.
- MOUNIC Anne, *La poésie de Claude Vigée*, 2005.
- MAGRELLI Valerio, *Se voir/se voir, Modèles et circuits du visible dans l'oeuvre de Paul Valéry*, 2005
- BERTRAND Lucie, *Vers une poétique de L'Espèce humaine de Robert Antelme*, 2005.
- GUIZARD Claire, *Bis repetita. Claude Simon : la répétition à l'oeuvre*, 2005.
- NAZAROVA Nina, *Andreï Makine, deux facettes de son œuvre*, 2005.
- BOUGAULT Laurence , *Poésie et réalité*, 2005.
- BROWN Llewellyn , *Figures du mensonge romanesque*, 2005
- D. DENES, *Marguerite Duras : Ecriture et politique*, 2005.
- BOUSTA Rachida Saïgh, *Romancières marocaines*, 2005.
- VALLIN Marjolaine, *Louis Aragon, la théâtralité dans l'œuvre dernière*, 2005.
- LAROQUE-TEXIER S., *Lecture de Mandiargues*, 2005.
- HARDI F., *Le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres*, 2005.
- CORNILLE J.L., *Bataille conservateur. Emprunts intimes d'un bibliothécaire*, 2004.
- ROCCA A., *Assia Djebar, le corps invisible. Voir sans être vue*, 2004.
- BERTOLINO N., *Rimbaud ou la poésie objective*, 2004.
- RIGAL Florence, *Butor : la pensée-musique*, 2004.
- CHERNI Amor, *Le Moi assiégé*, 2004.
- EL-KHOURY Barbara, *L'image de la femme chez les romancières francophones libanaises*, 2004.
- MARCAURELLE Roger, *René Daumal. Vers l'éveil définitif*, 2004.

Bernard Hamon

George Sand
face
aux Églises

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-
Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

www.librairieharmattan.com
e-mail : harmattan1@wanadoo.fr
© L'Harmattan, 2005
ISBN : 2-7475-8775-4
EAN : 9782747587754

À Madeleine

Première partie

MYSTICISME et ANTI-CATHOLICISME

« La question religieuse est la grande, peut-être pourrait-on dire l'unique affaire du XIX^e siècle ; elle envahit la politique, la philosophie, l'histoire, le roman, la vie bourgeoise. »

L. Ulbach, *Le Temps*, 13 juillet 1863

L'initiation religieuse d'Aurore Dupin

À quatorze ans et demi, en plein hiver 1818, Aurore entre comme pensionnaire au couvent des Dames Augustines Anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor. Véritable « village » situé à la limite du Quartier latin, le couvent, tenu par des religieuses, dont la plupart étaient anglaises, pouvait alors s'enorgueillir d'accueillir des noms prestigieux, Mortemart, Greffulhe, Montmorency, Chabot. Ainsi la grand-mère d'Aurore n'avait-elle pas hésité à engager d' « énormes dépenses »¹ convaincue qu'elle était des possibilités de sa petite-fille, mais aussi du handicap qu'elle ne manquerait pas d'avoir à surmonter pour acquérir, plus tard, une position sociale intéressante, du fait d'une lignée marquée par la bâtardise² – même si elle remontait au roi de Pologne.

Il ne lui était plus possible de poursuivre à Nohant l'éducation d'Aurore qui avait depuis longtemps épuisé le savoir de son précepteur Deschartres. Aussi cherchait-elle à mettre toutes les chances du côté de l'adolescente, déchirée, depuis la mort du père, entre deux femmes – la grand-mère et Sophie-Victoire la mère – qui ne s'aimaient pas, mais qu'elle chérissait toutes deux. Le couvent était la seule solution envisageable car, à cette époque, l'éducation des jeunes filles était l'apanage des religieux, qui avaient basé une partie de leur stratégie de reconquête sur celle des filles qui ne manqueraient pas, du moins l'espéraient-ils, de transmettre leurs convictions catholiques à leurs enfants en leur montrant le chemin de l'église.

Une bien curieuse initiation à Nohant

De ce point de vue la jeune Aurore avait, sans aucun doute, pris un grand retard sur ses condisciples. Après le baptême d'Aurore à Saint-Nicolas-des-Champs au lendemain de sa naissance, sa mère lui avait appris les prières de base de la religion, mais l'enfant, sans comprendre, les récitait « comme un

¹ G. Sand, *Corr.*, t. I, présenté par G. Lubin, Édition Garnier, p. 16. Dans les notes *Corr.* désignera cette édition de la correspondance de George Sand.

² Aurore Dupin, « bâtarde sociale » pour reprendre le mot de Michelle Perrot, était, rappelons-le, l'arrière-petite-fille de Maurice de Saxe, car sa grand-mère Marie-Aurore avait été reconnue « fille naturelle du comte de Saxe » par arrêt du Parlement de Paris.

perroquet », faute d'explication propre à exalter son imagination. La mère, animée cependant d'une foi sincère, aimait se recueillir dans les églises dont elle appréciait le calme propice à la prière, mais, hostile à toute règle, refusait de se confesser et mangeait gras le vendredi³. Quant à la grand-mère, Marie-Aurore de Saxe, marquée par les philosophes des Lumières et son mariage avec Louis-Claude Dupin de Francueil, l'ami de Rousseau, un temps hôte assidu du salon de Madame d'Épinay, elle ne put que lui transmettre sa méfiance, voire son hostilité vis-à-vis du catholicisme. Déiste comme Voltaire, elle croyait à la religion naturelle prônée par Rousseau et détestait prêtres et dévots. Pourtant Aurore ne manqua pas d'être dans son jeune âge en contact avec des ecclésiastiques, à commencer par son grand-oncle, l'abbé de Beaumont, si admiré – le plus beau vieillard qu'elle ait jamais rencontré. C'était un homme serein et enjoué, gourmet, très actif, ne repoussant pas toutefois les bonnes fortunes qui se présentaient au célibataire forcé qu'il était. Il rendait fréquemment visite à sa demi-sœur à Nohant, apportant alors un peu de baume aux « amertumes domestiques » causés par l'animosité entre les deux femmes. Habitant Paris, rue Guénégaud, il recevait à déjeuner le dimanche et c'était une joie pour Aurore d'accompagner sa mère pour retrouver grand-mère et grand-oncle. Parmi les convives, de vieilles amies et des abbés qui étonnaient l'enfant car ils ne portaient pas l'habit et commentaient volontiers les spectacles profanes auxquels ils se rendaient. On ne parlait jamais religion durant ces déjeuners. Bien plus tard elle ne pourra que constater – déplorer ? – cette « absence d'éducation religieuse raisonnée ». À tout prendre, elle eut préféré la foi naïve de sa mère à « l'examen critique et un peu glacé » de sa grand-mère. En réalité, elle ne demandait pas mieux que de croire à un merveilleux poétique que la lecture de l'Histoire sainte ne lui procurait pas.

C'est ainsi que vers l'âge de onze ans, après la lecture de l'*Iliade* et de la *Jérusalem délivrée*, elle fit un rêve où lui apparut un « fantôme » baptisé Corambé qui devint vite, raconte-t-elle, « le titre de mon roman et le dieu de ma religion »⁴. Ce dieu androgyne n'avait pas chassé, au contraire du Dieu des chrétiens, les autres dieux ou déesses que la jeune Aurore chérissait : « la sage Pallas, la chaste Diane, Iris, Hébé, Flore, les Muses, les nymphes », d'autres encore. Corambé, beau, éloquent, artiste, mais aussi musicien, dieu principal d'un Panthéon syncrétique, était le représentant d'un Dieu suprême et créateur, envoyé sur terre pour entraîner les hommes dans une direction conforme à ses souhaits. N'était-ce pas résurgence de ce Jésus auquel la mère et la grand-mère niaient toute filiation divine, même si elles lui gardaient estime et admiration ? À noter également que l'enfant repoussait de sa fiction

³ G. Sand, *Histoire de ma vie*, Œuvres autobiographiques, La Pléiade, Gallimard, t. I, p. 706.

⁴ *Ibidem*, p. 812.

tout être hostile pour ne retenir que la parole douce et bonne d'« êtres mélancoliques et tendres »⁵, même si la toile de fond laissait entrevoir la grande misère du monde.

Elle garda le secret sur cette vision onirique, y compris auprès de ses compagnons de jeux, devenus eux-mêmes personnages du roman, auxquels elle ajouta d'autres comparses issus d'un traité de mythologie. Mais bientôt cela ne lui suffit plus, elle éprouva l'exigence d'inventer puis de mettre en place « une sorte de culte ». Un petit bois, proche du château de Nohant, lui parut, en raison de sa difficulté d'accès qui le mettait hors du regard des importuns, un lieu idéal pour le célébrer. Un autel fut élevé et rapidement décoré de fleurs, de coquillages et de beaux cailloux. Tout aspect sacrificiel fut écarté du cérémonial, car tuer des êtres vivants pour honorer un dieu bon lui apparaissait comme une contradiction insurmontable. Elle décida, tout au contraire, de célébrer vie, justice et liberté en délivrant sur l'autel de petits animaux capturés au préalable à cette intention. Las, un jour, Liset, un jeune paysan, compagnon habituel de ses jeux, découvrit son sanctuaire. Cette profanation eut pour effet immédiat de le vider de son panthéon. Navrée, elle détruisit sur-le-champ le temple et en enterra les ornements afin de faire disparaître toute trace de sa dévotion.

Cet épisode juvénile, révélateur du caractère de l'enfant et de ses aspirations, laisse entrevoir ce que sera celui de l'adulte en matière de sensibilité et d'imagination. Il l'est également au plan religieux : besoin précoce d'un dieu de bonté que l'on ne craint pas, recherche d'une religion nouvelle, universelle, qui favoriserait un rapport direct avec la divinité, sans intermédiaire d'aucune sorte, aspiration enfin vers un culte strictement personnel excluant toute forme communautaire.

Corambé vécut longtemps dans l'esprit d'Aurore Dupin. Il disparut avec la naissance de George Sand lors du succès d'*Indiana*. Elle le regretta.

Première communion

Cependant l'enfant dut quitter son « monde enchanté » car la grand-mère, cédant à « l'empire de la coutume »⁶, décida de lui faire faire sa première communion. Déjà quelques années auparavant elle avait conduit à ce sacrement Hippolyte, le demi-frère d'Aurore⁷, après l'avoir confié, pour son initiation religieuse, au curé de Saint-Chartier, prêtre qui ne semblait pas s'encombrer de religion auprès de ses paroissiens et n'hésitait pas à tenir tête à son évêque ; bon homme au demeurant, et attentif aux besoins de sa

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Ibidem*, p. 840

⁷ Fils bâtard de Maurice Dupin et d'une servante de madame Dupin.

communauté, Aurore le fréquentera avec beaucoup de plaisir jusqu'à sa mort en 1823. Mais il semblait probablement trop frustré pour l'éducation d'une adolescente, aussi la grand-mère préfèrera-t-elle, dans un premier temps, s'occuper elle-même de sa préparation religieuse. Aurore, à l'en croire, ne comprit pas grand-chose aux enseignements d'une catéchiste qui niait les miracles, la divinité de Jésus et bien sûr la présence divine dans l'eucharistie. Le curé de La Châtre, qui prit le relais, ne la convainquit pas davantage ; elle apprit le catéchisme sans chercher à comprendre, bien décidée à l'oublier dès la cérémonie bâclée. Elle subit la confession préalable avec beaucoup de répugnance bien que le brave homme de curé se soit satisfait de quelques vagues réponses apportées à des questions d'ailleurs sans grande importance. Mais, s'interrogea-t-elle, de quoi pouvait-elle s'accuser ? La pénitence infligée fut vite accomplie et la grand-mère accompagna Aurore à l'église au grand étonnement de l'enfant qui n'avait jamais vu son aïeule dans un tel lieu. Elle laissera entendre dans *Histoire de ma vie* qu'elle ne croyait déjà plus à la présence réelle de Dieu dans l'hostie, mais qu'elle appréciait toutefois le symbole d'égalité d'un sacrement proposé à tous sans limitation d'aucune sorte. On peut toutefois suspecter de reconstruction tardive cette réaction d'une enfant probablement incapable encore, malgré sa précocité, d'une telle analyse, mais l'on peut retenir un doute vraisemblable compte tenu de son environnement familial

Quoi qu'il en fût, elle fit sa seconde communion huit jours plus tard et dit-elle « on ne me reparlera plus de religion »⁸, même si on la laissa, lors des grandes fêtes religieuses, assister à la messe. Corambé put alors reprendre le rôle de soutien et d'encouragement qui était le sien auparavant, d'autant plus que la grand-mère « sans pitié et sans indulgence » aucunes, répondit au désir de l'enfant de mieux connaître sa mère par le récit de sa vie, récit qui, on l'imagine, en raison de l'animosité affichée, ne représentait que la partie sombre de la vérité : « ma mère était une femme perdue, et moi un enfant qui voulait s'élancer dans un abîme »⁹. Son chagrin fut immense mais cette cruelle maladresse n'entama pas l'amour qu'elle lui portait et n'en diminua aucunement celui qu'elle ressentait pour sa mère.

Cependant elle tournait à « l'enfant terrible »¹⁰, semblant avoir perdu le goût d'apprendre et renoncé à l'ambition de tenir un rôle social conforme à sa condition de future châtelaine. Ni Deschartres ni la grand-mère n'étaient capables de corriger ces dérives ; aussi, avec quelque raison, celle-ci se décida à mettre sa petite-fille au couvent afin de lui donner des maîtres « d'agrément » capables de lui donner éducation et bonnes manières. C'est

⁸ G. Sand, *Histoire de ma vie, op.cit.*, t. 1, p. 843.

⁹ *Ibidem*, p. 856.

¹⁰ *Ibidem*, p. 861.

ainsi qu'Aurore entra au couvent des Augustines Anglaises¹¹, sur le choix de l'aïeule, mais sans que la mère, pourtant jusqu'alors hostile au principe du couvent, ne s'y oppose.

Aurore au couvent

Ce couvent, situé rue des fossés Saint-Victor, dont il ne reste rien aujourd'hui, abritait environ cent vingt personnes parmi lesquelles de soixante à quatre-vingt pensionnaires suivant les années, réparties en deux classes. La jeune fille fut placée, dès son arrivée, dans la petite classe, où elle se fit remarquer par une espièglerie qui lui donna rapidement une réputation d'« esprit fort », mais aussi par sa profonde ignorance religieuse car elle ne savait pas même faire correctement un signe de croix. Toutefois elle confiera plus tard combien elle avait aussitôt apprécié l'atmosphère de camaraderie qui régnait dans cette communauté de jeunes filles venues d'horizons souvent très différents. Autant qu'on peut le savoir, Aurore se montra une élève moyenne, bonne camarade, mais incapable de dissimuler un fort déficit affectif : « le seul amour violent dont j'eusse vécu, l'amour filial, m'avait comme lassée et brisée »¹². Elle tenta, inconsciemment, de pallier ce manque en portant son affection sur une des sœurs du couvent, madame Marie-Alicia, à peine trente ans, belle et intelligente. Aurore obtint de devenir sa fille¹³ ce qui lui donnait auprès d'elle un accès privilégié pour solliciter, si nécessaire, conseil et protection car elle ressentait le besoin, relatera-t-elle plus tard, d'« une mère sage ». Mais, malgré la vive amitié, qui s'instaura rapidement entre la jeune fille et la religieuse, elle restait insatisfaite : « Il me fallait aimer hors de moi et je ne connaissais rien sur la terre que je pus aimer de toutes mes forces. »

C'est alors que la grâce vint la saisir « comme par surprise »¹⁴.

Les pensionnaires assistaient chaque matin à la messe de sept heures puis se retrouvaient à la chapelle à quatre heures de l'après-midi pour méditer et prier. Par désœuvrement durant ces dévotions obligatoires elle prit un *Abrégé de la Vie des saints* qu'elle dévora avec un vif intérêt. La vie de Saint Augustin, puis celle de Saint Paul, deux convertis, lui laissèrent une impression profonde. La contemplation d'un tableau du Titien, situé dans la pénombre au fond du chœur, représentant Jésus au mont des Oliviers, « affaissé sur ses genoux, un de ses bras étendus sur l'ange qui soutenait sur sa poitrine cette belle tête éperdue et mourante », l'examen d'un second tableau dans lequel Saint Augustin était mis en scène à l'écoute de

¹¹ Où avait été incarcérée sa grand-mère durant la Terreur.

¹² *Ibidem*, p. 946.

¹³ *Ibidem*, p. 922.

¹⁴ *Ibidem*.

l'invitation divine, qui l'attira dans le sein de l'Église, la conduisirent vers une lecture assidue et attentive de l'Évangile. Cette fréquentation, même si, se rappelant sans doute la moquerie de sa grand-mère, elle ne croyait pas à la réalité des miracles, l'émut toutefois au point qu'un soir, entrant dans la chapelle du convent déserte à cette heure, elle se trouva bientôt envoûtée par le calme de l'endroit, la demi-obscurité et l'air parfumé de chèvrefeuille et de jasmin :

« Tout à coup, je ne sais quel ébranlement se produisit de tout mon être, un vertige passa devant mes yeux comme une lueur blanche dont je me sens enveloppée. Je crois entendre une voix murmurée à mon oreille : *Tolle, lege*. Je me retourne croyant que c'est Marie-Alicia qui me parle. J'étais seule¹⁵. »

Elle crut alors se trouver en relation directe avec la divinité. Cette émotion puissante la transforma au point que sa dévotion prit le caractère d'une passion¹⁶.

Crise mystique

Dès lors, elle accepta tout ce qui, la veille encore, lui semblait irrationnel dans l'Évangile et imagina d'affronter les plus rudes épreuves pour mériter l'amour de Dieu. Elle devint « dévote »¹⁷ et ressentit le besoin de se confesser, même si elle ne comprenait pas toujours cette notion de péché pourtant si présente et si utilisée par la religion catholique. Elle se confia donc à un jésuite attaché au couvent, l'abbé de Prémord qui, ne connaissant guère « les orages d'un prosélytisme ardent », l'écouta attentivement et, plein de modération, lui infligea une pénitence sans gravité. Elle, qui n'avait pas approché l'autel depuis sa première communion, reçut à nouveau le sacrement le 15 août 1819, et, dès lors, fréquenta de façon régulière et pieuse la table sainte. Il semble bien qu'elle ait cru, alors, à la transsubstantiation, car comment expliquer autrement cette pratique devenue habituelle, qui participait d'une prière permanente et de la poursuite d'un « rêve d'amour éternel »¹⁸ ? Elle alla jusqu'à porter un chapelet, qui, tel un silice, lui écorchait

¹⁵ *Ibidem*, p. 953. Réminiscence des *Confessions* de Saint Augustin qui raconte l'épisode et conclut : « Aussitôt la phrase terminée, ce fut une lumière de sécurité infuse dans mon cœur, dissipant toutes les ténèbres du doute. »

¹⁶ *Ibidem*, p. 955.

¹⁷ *Ibidem*, p. 946.

¹⁸ *Ibidem*, p. 964.

le cou, et se trouva heureuse de pouvoir souffrir à l'image du Christ couronné d'épines.

La rencontre, et l'amitié qui s'ensuivit, d'une religieuse converse, préposée aux grossières besognes du couvent, souffrant en silence de cette condition, exacerba le mysticisme de l'adolescente. Elle pensa devenir religieuse pour mieux vivre sa foi. On pourrait douter de cette détermination affichée, trente ans plus tard, dans *Histoire de ma vie* si elle n'était confirmée par une lettre envoyée en 1836 à l'une de ses anciennes condisciples qui avait réalisé ce rêve monastique. Elle lui confie en effet :

« Je me rappelle toujours avec attendrissement votre cellule dans notre couvent, nos entretiens, nos mutuelles confessions, le désir presque égal de part et d'autre que nous avons d'embrasser la vie religieuse.[...] Adieu ma chère et bien aimée sœur Marie-Augustine. Le nom que vous avez pris en religion est précisément celui que je voulais prendre aussi, vous en souvenez-vous ? Il m'a toujours semblé depuis que j'aurais été plus heureuse dans la vie religieuse, que je ne l'ai été dans la vie sociale¹⁹. »

Cependant à cette exaltation succéda un « morne désespoir ». Obsédée par l'idée du péché depuis sa communion, Aurore cherchait à le débusquer dans toutes les péripéties de la vie quotidienne. Elle devint inquiète, perdit le goût de la vie, et malgré une pratique constante de la prière, la grâce ressentie naguère l'abandonna. L'abbé de Prémord, une nouvelle fois consulté, l'incita avec fermeté à sortir de cette « exagération » pour reprendre une vie plus conforme à son âge. Qu'elle vive pleinement de corps et d'esprit en recherchant à nouveau la fréquentation de ses condisciples, un moment délaissées, pour jouer avec elles²⁰ et qu'elle évite surtout de prendre, à son âge, toute décision susceptible d'obérer son avenir : « Soyez pieuse et heureuse » lui souhaita-t-il. Elle suivit les encouragements de ce digne prêtre qui se montra, là encore, un « conseiller fort sage ». La vie ne tarda pas, dès lors, à reprendre sa force et Aurore retrouva vite calme et sérénité, même si elle conserva longtemps après sa sortie du couvent, si on l'en croit, le désir de la vie conventuelle. La grand-mère, qui avait suivi avec attention l'évolution de cette crise mystique, s'en effraya et, craignant qu'on ne fanatise sa petite-fille, prit la décision de la retirer du couvent. Elle le quitta « le cœur brisé²¹ ».

¹⁹ *Corr.*, t. III, à Éliza Auster, 1^{er} mars 1836, p. 296-297.

²⁰ G. Sand, *Histoire de ma vie*, *op.cit.*, t. I, p. 996.

²¹ *Ibidem*, p. 1007-1008.

Retour à Nohant

Voici donc Aurore, à dix-sept ans, abandonnée « à sa propre gouverne »²². Elle profite de sa liberté en sillonnant la campagne berrichonne à cheval ; le spectacle de la nature l'incite à la poésie, même si elle doit revenir sur terre pour faire rentrer les fermages de la propriété familiale. Mais l'état de santé de sa grand-mère, devenu bientôt préoccupant, la retient au chevet de la malade. Elle décide alors de mettre un peu d'ordre dans ses études, bien consciente qu'elle était du mince bagage intellectuel acquis au couvent. Le curé de La Châtre, son confesseur, écrit-elle, preuve qu'elle pratiquait encore les sacrements, lui prête le *Génie du Christianisme* afin de « river [s]on esprit au catholicisme ». Elle ressent à cette lecture un choc analogue à celui qu'elle avait ressenti lors de l'éblouissement du « *Tolle, lege* », habituée qu'elle avait été à l'étude de *l'Imitation de Jésus-Christ* de Jean Gerson qui poussait le croyant à devenir « une abstraction fondue et prosternée dans l'abstraction divine »²³ et l'encourageait à tout quitter sur terre, ce qui ne suscitait pas de perspectives bien exaltantes chez une jeune fille de son âge. Les poétiques et souriants développements de Chateaubriand, « homme de sentiment et d'enthousiasme »²⁴, s'opposent alors aux sombres exposés de Gerson, prompt à menacer du châtement suprême toute âme qui s'écarterait de la stricte orthodoxie catholique. Le contraste violent entre les deux points de vue la trouble au point qu'elle écrit au bon abbé de Prémord pour lui faire part de ses hésitations et lui demander, une fois encore, conseil. Que faire en effet ? Abandonner toute affection terrestre, se dévouer à « l'éternelle solitude » pour mériter le ciel, ou au contraire, en préservant le même désir, rechercher le développement de l'esprit et du sentiment au contact des beautés du monde et par l'étude des philosophes, ce qui revenait à « envisager la religion sous un jour parfaitement humain » ? Ce dilemme se compliquait par la crainte de voir sa grand-mère disparaître sans l'assistance du prêtre. Le jésuite lui apporta une réponse toute rousseauiste : « N'ayez jamais d'effroi quand c'est votre cœur qui vous conseille : le cœur ne peut pas se tromper. » En lui recommandant de ne pas effrayer sa grand-mère par l'administration des derniers sacrements, il niait les certitudes de Gerson, puisque celui-ci prétendait que le ciel pouvait accueillir une âme sans qu'elle se soit réconciliée au préalable avec l'Église ! Aurore n'eut pas à décider car la grand-mère, cédant aux instances de Monseigneur Leblanc de Beaulieu, fils de son mari Francueil et de Madame d'Épinay, en visite à Nohant, fit

²² *Ibidem*, p. 1034. Je suis ici les faits rapportés par George Sand dans les chapitres IV et V de la IV^e partie d'*Histoire de ma vie*.

²³ *Ibidem*, t. I, p. 1040.

²⁴ *Ibidem*, p. 1038.

demander à l'abbé Pineau de Montpeyroux, un ancien vicaire de La Châtre, alors curé de Saint-Chartier, paroisse voisine, de venir assister l'aïeule. Elle se confessa devant sa petite-fille, s'accusant surtout de n'avoir pas assez aimé Dieu depuis la perte de son fils²⁵, et reçut l'absolution, le viatique et l'extrême-onction, très dignement, sans la moindre hypocrisie, mais sans renier le moins du monde ses convictions. Aurore ne regretta pas de voir partir l'évêque qui, durant son séjour, l'avait réprimandée pour ses lectures impies ni même hésité à brûler quelques livres de sa bibliothèque.

Quelques jours plus tard, cependant, elle alla d'elle-même se confesser auprès du curé de La Châtre qui, curieux de tirer au clair les bruits qui couraient sur sa fréquentation trop visible du bel Stéphane Ajasson de Grandsagne, la questionna à ce sujet. Elle répliqua au curé, offusquée de le voir confondre « la curiosité de l'homme avec la fonction du prêtre²⁶ » que cela ne le regardait pas et qu'elle n'était pas en goût de se repentir de quoi que ce soit. La rupture avec son confesseur accomplie, il ne lui restait plus de prêtre proche que le curé de Saint-Chartier, familier qui allait jusqu'à lui raconter « ses peines de ménage, les colères de sa gouvernante ». Aurore, si elle sortit de cette crise avec une foi en Dieu renforcée abandonna, du coup, toute pratique des sacrements.

Car « l'abîme de l'examen » une fois ouvert, elle avait, en effet, utilisé tout ce temps, suivant en cela la recommandation de Prémord de tout examiner pour comprendre, à lire philosophes et poètes, sans retenue et sans ordre, comme ils se présentaient. Chateaubriand l'avait enchantée, puis de même Dante, Virgile et Shakespeare ; Bossuet, Pascal, Montaigne la captivèrent mais ce fut surtout Leibniz, malgré sa difficulté d'approche, qui lui parut le plus grand. Elle cite dans *Histoire de ma Vie* un passage de la préface de sa *Théodicée* qui lui semblait si bien accorder Chateaubriand et l'abbé de Prémord sur la nécessité du savoir et la conception de la sagesse de Dieu qu'elle en gardera l'empreinte toute sa vie :

« La véritable piété, et même la véritable félicité consiste dans l'amour de Dieu, mais dans un amour éclairé, dont l'ardeur soit accompagnée de lumière. [...] Les anciennes erreurs de ceux qui ont accusé la Divinité, ou qui en ont fait un principe mauvais, ont été renouvelées de nos jours. On a eu recours à la puissance irrésistible de Dieu, quand il s'agissait plutôt de faire voir sa bonté suprême, et on a

²⁵ Rappelons que le père d'Aurore, Maurice Dupin, était décédé en 1808 des suites d'une chute de cheval à La Châtre.

²⁶ Elle reprendra ce thème dans un roman écrit en 1835, *Mattea*.

employé un pouvoir despotique, lorsqu'on devait concevoir une puissance réglée par la plus parfaite sagesse²⁷. »

L'attitude des fidèles et des officiants, leur manque de piété, les prières en latin totalement incomprises par ceux qui les reprenaient, le spectacle des « bonnes femmes qui s'endormaient sur leur chapelet en ronflant tout haut », « le tripotage du pain bénit et de gros sous », l'impossibilité de prier, pour qui voulait le faire, dans un lieu prétendu saint, tout cela bien éloigné de la ferveur du couvent, la repoussaient de l'église. Elle ne tarda pas à aborder Jean-Jacques Rousseau, l'*Émile*, la *Profession de foi du vicaire savoyard*, les *Lettres de la Montagne*, le *Contrat social* : « Musique superbe éclairée d'un grand soleil. Je le comparais à Mozart ; je comprenais tout ! ». Nul doute qu'elle fut alors conquise par une religion toute personnelle, sans culte, sans pompes, sans intermédiaires. Comment, dans de telles dispositions d'esprit, aurait-elle pu résister aux entraînements d'un philosophe qui prêchait « l'amour du bien », croyait en un « Dieu de paix » et dénonçait ceux qui « prétendent [...] donner pour les vrais principes des choses les plus inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination.²⁸ » ? Comment ne pas s'abandonner aux idées d'un écrivain qui plaçait ses rapports avec la Divinité créatrice sous le signe de la confiance et non de la crainte, qui laissait pour guide à l'homme sa conscience, recommandait de suivre les préceptes de l'Évangile, et, enfin comme Leibniz, louait l'infinie sagesse du Créateur : « Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire : pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir²⁹ ? » Elle restera marquée toute sa vie par ce théisme fondateur d'une religion naturelle, avant tout individuelle, qui valorisait la conscience humaine au sein de la Création et savait se montrer tolérante avec les autres opinions pourvu qu'elles émanent du cœur³⁰.

Cependant, la santé de la grand-mère continuait de s'altérer – le mois de décembre 1821 fut « lugubre » écrira-t-elle. Marie-Aurore de Saxe s'éteignit le 26 décembre, vers quatre heures du matin et fut enterrée religieusement dans le petit cimetière de Nohant, dans la fosse qui avait reçu son fils. La veille de l'enterrement, alors que celle-ci avait été préparée pour recevoir la dépouille, Aurore y descendit avec Deschartres et, sans éprouver la moindre répugnance, raconte-t-elle, embrassa pieusement la tête de son père.

²⁷ G. Sand, *Histoire de ma Vie, op.cit.*, t. I, p. 1056-1057.

²⁸ J.J. Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard*, Flammarion, Paris, 1996, p. 126.

²⁹ *Ibidem*, p. 95.

³⁰ *Ibidem*, p. 120.

Aurore Dudevant devient George Sand

Aurore ne restera pas seule bien longtemps puisqu'elle se marie le 17 septembre de l'année suivante avec Casimir Dudevant, « au sortir de si grandes irrésolutions entre le couvent et sa famille³¹ ». Le mariage est célébré religieusement à l'église de Saint-Louis d'Antin, qui accueillera le 24 juillet 1823 la cérémonie du baptême de Maurice Dudevant, né à Paris le 30 juin précédent. Sans doute la décision de recourir à ces sacrements fut-elle prise par pure convenance sociale, car la pratique religieuse du couple semble déjà devenue pour le moins irrégulière. Le 25 octobre 1824, toutefois, ils assistèrent aux funérailles de Louis XVIII qui se déroulèrent dans la basilique de Saint-Denis, mais l'extrême dramatisation de la cérémonie, interminable, – de huit heures du matin à quatre heures de l'après-midi – ne dut pas l'encourager à reprendre le chemin de l'église. Pourtant elle n'avait pas rompu les contacts avec son couvent et correspondit régulièrement avec l'abbé de Prémord et la mère Alicia jusqu'en 1830. Durant l'hiver 1825 d'ailleurs, atteinte d'une « tristesse sans but et sans nom », regrettant la foi perdue de son adolescence, elle résolut, sur les conseils de Prémord et avec l'accord d'un mari cependant peu religieux, d'y faire retraite. L'accueil des sœurs, le recueillement et le calme du couvent, le souvenir aussi de jours heureux, lui firent une nouvelle fois regretter de n'avoir pas embrassé la vie monastique. Le présent lui semblait « vide » et le futur « effrayant »³². Sagement la mère Alicia l'encouragea à surmonter peurs et regrets en se consacrant à son fils. C'est là qu'elle trouverait le bonheur désormais. L'attitude d'une autre sœur, Hélène, dont elle avait apprécié, naguère, l'humilité et la charité, mais qui était « devenue rude et comme sauvage de prosélytisme », lui fit entrevoir les dangers de la vie monastique. Finalement déçue, elle quitta le couvent et l'ultime visite qu'elle y fera en 1831 la confortera dans l'idée que les religieuses étaient incapables d'« aimer avec le cœur », enfermées qu'elles étaient, en marge du monde, dans leur vie communautaire.³³

Il ne semble pas toutefois que cette déception lui fit abandonner, du moins pas encore, toute pratique. L'affaire du curé de Nérac, qui fit grand bruit alors,

³¹ G. Sand, *Histoire de ma Vie*, *op.cit.*, t. II, p. 27.

³² *Ibidem*, p. 48.

³³ *Ibidem*, p. 134.

nous donne, en effet, à la fin de l'année 1825 une réaction d'Aurore bien proche d'une profession de foi. Ce curé, rendu furieux par l'abjuration d'un couple, jusqu'alors de ses fidèles, pour embrasser la religion réformée, crut bon de publier une lettre ouverte adressée à l'épouse, lettre qui dénonçait les deux renégats, sans toutefois les nommer mais le lecteur ne pouvait s'y tromper. Le pasteur, par le même chemin et de la même façon, entreprit de défendre les néophytes. La polémique enfla au point qu'une seconde lettre fut publiée par le prêtre, suivie d'une nouvelle réponse du pasteur. Aurore, répondant aux interrogations d'une amie, estima que ce prêtre était totalement dépourvu de sens commun et que ses propos frisaient souvent le ridicule³⁴. Mais sa réflexion ne s'arrêtait pas là. Blâmant les menaces proférées publiquement par le prêtre à l'encontre d'une femme peut-être condamnée au remords sa vie entière, Aurore dénonçait la mise au pilori de chrétiens déconsidérés à jamais dans l'opinion des nobles et des dévots – nous sommes ici sous le règne de Charles X – qui ne manqueront pas de tout faire pour les maintenir au ban de la société. Comment, confie-t-elle à une amie, est-il possible de dégrader et d'avilir à ce point une « religion sublime » qui prône une « admirable morale », celle de l'Évangile ? Comment apprécier cette injure publique sans condamner la hiérarchie catholique capable d'appeler à une fonction « sacrée » un homme « méprisable », incapable de remplir avec tact et dignité les devoirs de sa charge ? Les élites, certes, sont armées pour comprendre et excuser un tel faux-pas sans perdre leur foi ni abandonner leur pratique, mais le peuple « ignorant et grossier », comment peut-il respecter de telles décisions de la part de l'autorité ecclésiastique ? Et puis, quoi ! Cette religion réformée mérite-t-elle l'anathème proféré par les catholiques ? Ne vaut-elle pas celle qui la condamne ? Dieu saura bien discerner l'intention – l'on sent l'influence rémanente du père jésuite – de l'abjuration, et tendra les bras aux prétendus renégats s'ils l'ont osée pour mieux le servir.

Aurore s'empresse cependant de rassurer son amie catholique, mais, compte tenu de ce qu'elle écrit ou écrira par ailleurs, sans doute ne veut-elle pas la choquer : elle n'a aucune sympathie particulière pour la religion réformée même si elle la respecte : « Jamais, écrit-elle, je ne m'exposerai à être entraînée par l'éloquence d'un protestant », promesse tenue, comme nous le verrons. Bien au contraire elle témoigne de sa confiance à l'égard de l'Église romaine « dans tous ses points » et de son engagement à suivre « toutes ses règles ». Mais le fonds de sa foi repose, avant tout, sur la morale « sublime et toute divine » de Jésus-Christ, plus que sur ses rites, et si elle constatait un jour une altération de cette morale par l'Église catholique, elle serait, assure-t-elle, capable de la quitter pour en adopter une autre plus conforme à la règle évangélique.

³⁴ *Corr.*, t. I, à Zoé Leroy, 21 décembre 1825, p. 308.

Catholique romaine, mais catholique bien défiante à l'égard d'un clergé en qui elle ne croit plus. D'ailleurs quelques mois plus tard, s'adressant à la même correspondante, impatiente de suivre bientôt les cérémonies du 19^e Jubilé général, elle lui confie : « Nous vivons nous autres, sevrés des grâces de l'Église. Il y en a bien une auprès de la maison mais les chants sacrés la font retentir une seule fois par an, ou par hasard pour porter quelque mort en terre ce qui arrive rarement³⁵ », se gardant bien d'évoquer la possibilité d'assister aux messes dominicales à La Châtre si voisine. Pourtant elle nous livre dans sa correspondance quelques indications sur de rares présences à des cérémonies religieuses comme à Périgueux avec les amis Mollier à la fin de l'année 1829, et la réception à Nohant quelques semaines plus tard, de Monseigneur de Villèle, archevêque de Bourges, en tournée pastorale. Elle n'avait pas manqué d'ailleurs de sacrifier une nouvelle fois à la tradition en faisant baptiser sa fille Solange peu après sa naissance en 1828. Ainsi n'avait-elle pas encore complètement rompu avec l'Église, ni avec sa hiérarchie, même si, au plan individuel, elle abandonnait peu à peu un culte qui, par ses outrances et son caractère obligatoire, la détournait de son propre rapport avec Dieu : « Alors j'enfermai en moi la croyance, comme un mystère, et ne voulant pas la discuter, je la laissai discuter et railler aux autres sans écouter, sans entendre, sans être entamée ni troublée un seul instant³⁶. »

C'est dans ces conditions que surviennent deux événements majeurs, le premier, collectif, la Révolution de juillet, le second, personnel, l'amorce de sa séparation d'avec Casimir.

La Révolution de Juillet

L'émeute parisienne surgit le 26 juillet 1830, au lendemain de la publication d'ordonnances royales qui comprimaient singulièrement la liberté d'expression et rognaien encore un droit de vote basé sur un cens amaigri, visa rapidement au renversement d'un système monarchique détesté et à la destitution d'un roi si peu soucieux des légitimes aspirations de son peuple. L'Église qui l'avait soutenu et inspiré³⁷ tout au long de son règne, ne pouvait sortir indemne d'une telle confrontation. D'ailleurs des opposants de plus en plus nombreux protestaient contre cette alliance du trône et de l'autel depuis les débuts de la Restauration, alliance renforcée encore depuis le sacre de Charles X. Paul-Louis Courier, disparu en 1825, n'avait pas cessé de dénoncer avec beaucoup de verve l'ingérence prégnante de l'Église dans la vie

³⁵ *Ibidem*, p. 338.

³⁶ G. Sand, *Histoire de ma vie*, *op.cit.*, t. II, p. 96.

³⁷ Comment ne pas penser à la loi dite du Sacrilège qui menaçait de peine de mort, après amputation du poing droit, celui qui oserait profaner les vases sacrés et les hosties ?

quotidienne des individus pour affermir sa domination. Béranger, à l'athéisme affiché, dont l'influence fut énorme sur le peuple de la boutique, de l'artisanat et des campagnes, ne cessait d'accuser l'Église de vouloir restaurer un ordre ancien où elle régnerait sans partage et de dénoncer son intolérance et sa soif inextinguible d'argent que ne parvenait pas à calmer une simonie pratiquée à tous les niveaux. Enfin une attirance renouvelée pour la lecture de Voltaire depuis la fin de l'Empire démontrait à l'évidence l'intérêt de ceux qui savaient lire pour une célébrité nationale considérée comme l'ennemi juré de l'Église³⁸. Des rangs même des catholiques montaient des protestations contre la place prépondérante occupée par le clergé dans la conduite des affaires et des mentalités. Montlosier en était l'exemple le plus frappant qui, pourtant catholique pratiquant, dénonçait l'existence même du prêtre et accréditait l'existence d'une secrète et mystérieuse Congrégation catholique de 48000 membres pesant sur les destinées du pays.

Rien d'étonnant dès lors, que la Révolution de juillet ne se montrât rapidement anti-catholique. En province de nombreuses croix de mission, symboles des tentatives de reconquête du clergé, sont détruites, des séminaires envahis et endommagés ; à Paris la maison des Jésuites de Montrouge est saccagée. Des évêques qui se sentent menacés, à l'instar du cardinal de Rohan et de Mgr de Forbin-Janson, malmené à Nancy, émigrent en Angleterre et jusqu'aux États-Unis. Les Jésuites sont une nouvelle fois expulsés. Quelques mois plus tard, alors que Paris n'a pas encore retrouvé son calme, loin s'en faut ! un geste considéré comme une provocation met le feu à la rue. Le 14 février en effet, anniversaire de la mort du duc de Berry, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois accepte de dire une messe en mémoire du défunt. L'assemblée est nombreuse, de brillants équipages stationnent aux alentours. Une lithographie du duc de Bordeaux, posée au-dessus du catafalque, est bientôt fleurie d'immortelles. La foule s'attroupe au dehors de l'église, le ton monte au récit de ce qui se passe à l'intérieur, un jeune homme, que l'on prend pour un jésuite, manque d'être précipité dans le fleuve, et ne doit son salut qu'à l'intervention du préfet de police, heureusement arrivé sur les lieux pour empêcher le lynchage³⁹. Mais bientôt, bourgeois, habits noirs et gants jaunes, étudiants et peuple mêlés, envahissent l'église, pillent la sacristie, détruisent chaire et confessionnaux, revêtent par dérision les habits sacerdotaux en lançant « anathème aux prêtres⁴⁰ ». Le presbytère n'échappa point aux vandales qui respectèrent cependant l'appartement de l'abbé Paravay, celui-là même qui avait célébré le service consacré aux victimes de

³⁸ R. Rémond indique que les œuvres de Voltaire furent éditées entre 1814 et 1824 à 1 600 000 exemplaires. *L'Anticléricalisme en France*, De 1815 à nos jours, Éditions Complexe, 1992, p. 52.

³⁹ L. Blanc, *Histoire de dix ans*, F.H Jeanmaire, Paris, 1882, t. I, p. 304-306.

⁴⁰ *Ibidem*.

la Révolution de Juillet. L'étrange passivité de la Garde nationale et l'absence de troupes armées dans la capitale encouragent les émeutiers qui, le lendemain, s'attaquent à l'archevêché qu'ils mettent à sac avec une fureur de détruire qui ne se calma qu'au soir, après que Notre-Dame eut manqué de subir le même sort.

George Sand, de Nohant, avait suivi les événements de 1830. Mais l'on sait qu'après le *modus vivendi* admis par les deux époux Dudevant en novembre, Casimir s'était engagé à la laisser vivre la moitié de l'année à Paris et à lui verser une rente pour lui assurer une certaine autonomie. Arrivée le 6 janvier dans la capitale, elle a tout loisir d'observer ce désordre insurrectionnel et c'est en témoin qu'elle raconte ces journées à son ami Charles Meure, procureur du roi à Clamecy :

« Oui j'ai vu une jolie petite révolution, ma foi ! J'ai vu voguer la bibliothèque épiscopale sur les flots jaunes de la Seine. J'ai vu le peuple moitié grotesque, moitié terrible, s'affubler des ornements pontificaux, et jeter les meubles, les toits, les arbres dans la rivière, j'ai vu ce peuple irrité, grossier, vandale, dégoûtant, mais honnête, orgueilleux de probité, refusant de profiter du pillage et respectant le prêtre qui a béni les tombes de Juillet, quoique sa demeure touchât à celle du curé de S[aint]-Germain l'Auxerrois qu'on dévastait, ces hommes effrénés dans la vengeance, s'arrêt[er] sur le seuil d'un ami et après tout, lorsque le roi mitoyen tremblait sur son trône mal assuré, se contenter pour toute mesure violente, de faire tomber quelques fleurs de lys du front des monuments ; au lieu de demander la tête de ses ennemis, comme il eût pu le faire, comme il l'a fait en d'autres temps⁴¹. »

Voilà une relation bien indulgente pour les émeutiers, beaucoup plus en tout cas que celle qu'en fera Louis Blanc dans son *Histoire de dix ans*⁴² ! Relation qui atténue une violence pourtant réelle à l'égard de l'Église et de ses représentants. Francis Arago, qui commandait un détachement de la Garde nationale et tentait de s'opposer à la frénésie destructrice de la foule sur le point de forcer les portes de Notre-Dame, ne manqua-t-il pas d'être jeté en Seine⁴³ ? Le ton amusé adopté lorsqu'elle décrit la violence populaire ne tient compte ni de la destruction d'œuvres d'art ni du sacrilège commis par les manifestants qui n'hésitent pas à pénétrer dans un lieu sacré pour détruire son mobilier et profaner son tabernacle. Ce ton devient sérieux toutefois lorsqu'elle montre le respect du peuple pour le prêtre qui l'a lui-même

⁴¹ *Corr.*, t. I, à Charles Meure, 25 février 1831, p. 808-809.

⁴² L. Blanc, *op.cit.*, p. 301-305.

⁴³ *Ibidem*, p. 304.

respecté et compris lors des « trois glorieuses » journées de l'insurrection. Point d'anti-catholicisme de sa part, mais une différence notable de traitement entre la hiérarchie catholique, proche d'un régime aboli, et le clergé du second ordre plus attentif aux besoins des petites gens. Cependant le nouveau régime n'allait pas recommencer les erreurs du passé et la Charte constitutionnelle, si elle avait maintenu les dispositions du Concordat de 1802, abandonnait la notion de religion d'État, en désignant le catholicisme romain comme professé par la majorité des Français⁴⁴. La violente contestation de la religion dominante s'apaisa.

La première *Lélia* (1833)

La toute nouvelle George Sand avait fait en 1832 une entrée en littérature très remarquée avec la publication d'*Indiana*. Cependant, ce succès qui menait à l'indépendance financière n'écartait pas le doute. Parviendrait-elle à échapper aux contraintes imposées par une société qui ne répondait plus à ses exigences ? Naguère encore, elle se disait « toute pénétrée du devoir d'éclairer l'homme et de la foi du succès⁴⁵ » ; c'est maintenant fini, et si, par devoir maternel, elle se contraint à présenter à ses enfants une toute autre perspective, elle revient sans cesse « à cette triste croyance que l'homme est incorrigible et que l'espèce ne s'améliore pas⁴⁶ », en dépit de ce qu'en disait Jean-Jacques Rousseau. Cette constatation la désespère, mais le fait qu'elle soit aussi tenue par des penseurs contemporains reconnus et admirés comme Nodier, la renforce encore à ses yeux ; elle avoue n'être en sympathie qu'avec des « moralistes sombres⁴⁷ ». Neurasthénie provoquée, comme souvent, plus par des raisons subjectives que par une vision raisonnée du monde, à un moment où une des tendances fortes de la société libérale, encouragée par le pouvoir lui-même, était de croire au progrès du genre humain. Les difficultés personnelles prennent ici le pas et l'on n'est guère surpris, dans ces conditions, par l'aveu glacé qu'elle livre à l'un de ses amis :

« Vous croyez au progrès. C'est une vertu. Moi, je ne l'espère plus. C'est un malheur⁴⁸ ».

C'est dans cet état de profonde déréliction qu'elle conçut *Lélia*, roman sombre, désespéré, « une plainte », dira-t-elle plus tard.

⁴⁴ *Les Constitutions de la France depuis 1789*, GF-Flammarion, 1993, p. 247.

⁴⁵ *Corr.*, t. II, à E. Paultre, 3 septembre 1832, p. 157.

⁴⁶ *Ibidem*.

⁴⁷ *Ibidem*.

⁴⁸ *Ibidem*.

Un roman du doute

L'héroïne du roman est une jeune femme aimée d'un poète, Sténio, auquel, encore profondément perturbée par une liaison mal vécue, elle refuse de se donner. Le couple a pour ami Trenmor, un homme sensiblement plus âgé qui s'est volontairement mis en marge du monde après avoir purgé une peine de baigne pour tricherie au jeu. Enfin, gravite autour de ces personnages Magnus, prêtre, amoureux de Lélia qu'il a sauvée naguère lors de l'écroulement du monastère en ruines où elle s'était réfugiée avant de rencontrer le jeune poète. Sténio, qui supporte mal l'attitude de la jeune femme, tente de se suicider. Là encore Magnus survient à point pour sauver cette fois le poète, qui contribue peu après, par la seule vertu de son amour, à guérir Lélia d'une attaque de choléra-morbus.

Une fois rétablie, elle accepte de se rendre, en sa compagnie, à une fête donnée par un riche Italien. Alors que Sténio est sur le point, du moins le pense-t-il, de vaincre enfin la réserve de Lélia, celle-ci lui substitue sa sœur, Pulchérie, qui lui ressemble physiquement mais exerce le métier de courtisane. Sténio, un moment comblé, se rend vite compte de la supercherie et, déçu, amer, ne croyant plus à rien, suit Pulchérie pour mener en sa compagnie une vie de débauche qui le conduit rapidement à une déchéance physique et intellectuelle totale. Afin de l'en sauver, Trenmor tente de rapprocher Lélia, dont il a perdu la trace, de Sténio qu'il conduit dans un couvent Camaldule. Il lui demande de l'y attendre un mois pour lui laisser le temps de retrouver la jeune femme. Mais, rongé par l'angoisse de l'attente, à la veille de l'expiration du délai convenu, Sténio se suicide et Lélia, retrouvée puis accourue, ne serre plus dans ses bras qu'un cadavre. Peu après étranglée par Magnus, fou de jalousie et de désir, elle rejoindra le poète dans la mort.

Trenmor, désormais seul, se remet en route.

Isabelle Hoog Naginski a souligné le caractère particulier, étrange, hors norme de ce « roman d'un style nouveau⁴⁹ », en le plaçant fort justement au point culminant d'un cycle de « fictions métaphysiques » dans lequel se retrouvent les deux *Lélia*, les *Lettres d'un Voyageur*, *Consuelo*, pour partie, et surtout *Spiridion*. Nous nous bornerons ici à l'examen de la réflexion que développe George Sand, dans une continuité remarquable, sur la transcendance, le progrès, la religion, les réponses apportées par les Églises, en particulier l'Église catholique et romaine. Continuité remarquable au point

⁴⁹ Voir, pour tout ce qui se rapporte aux deux *Lélia* et à *Spiridion*, I. Hoog Naginski, *George Sand, L'écriture ou la vie*, Honoré Champion, Paris 1999, l'introduction de M. Hecquet à *Spiridion*, Honoré Champion, Paris, Slatkine reprints, 2000 et J. Pommier, *George Sand et le rêve monastique*, Spiridion, Nizet, 1966.

qu'il est indéniable que l'auteur a utilisé ici la fiction pour y confier ses interrogations et les réponses qu'elle leur donna alors⁵⁰, conduite par sa propre réflexion, certes, mais aussi par les rencontres qu'elle fit dans ces années, durant lesquelles elle constitua un corpus d'idées qu'elle devait conserver une grande partie de sa vie, et que seuls des événements exceptionnels et dramatiques viendront corriger, mais non détruire.

Roman métaphysique, roman du doute. George Sand, comme nombre de ses contemporains, ressent douloureusement l'ambiance caractéristique de ce temps, fruit de l'incertitude et du découragement.

Lélia, cependant, dépasse le plus souvent le simple doute pour atteindre un scepticisme presque total. L'une des scènes les plus révélatrices à cet égard est celle où l'héroïne, atteinte du choléra, voit se succéder à son chevet un médecin puis un prêtre. Le premier se contente d'observer les signes de la maladie, incapable qu'il est, par pure incompétence, de lutter contre ses causes. Quant au second, c'est « un homme de peu de foi », ne croyant ni en Dieu, ni en Satan, qui, n'ayant du prêtre que les habits, se montre incapable même de rassurer la malade. Lélia finit par les chasser l'un et l'autre de sa chambre :

« La faiblesse d'autrui fait votre puissance; mais dès qu'on vous résiste, vous reculez et vous avouez en riant que vous jouez un faux rôle parmi les hommes, charlatans et imposteurs que vous êtes! Hélas, Tremmor, où en sommes-nous? Où en est le siècle? Le savant nie, le prêtre doute⁵¹. »

Cependant, dans un premier temps, c'est bien l'amour de Sténio qui ramènera Lélia à la vie, comme si la romancière avait voulu affirmer la mission du poète, seul capable de conduire l'humanité vers des eaux plus apaisées, puisque ni la science ni la religion ne peuvent désormais le faire.

Pourtant Dieu est bien présent tout au long du roman et Lélia se garde bien d'en nier la réalité. Mais les rapports entretenus avec la divinité sont souvent marqués par le conflit. « Le plus souvent, écrit-elle, je ne pense à Dieu que pour l'accuser de ce que je souffre et lui reprocher sa dureté⁵² ». Lélia peut aussi bien le remercier « des bienfaits de la création et du travail de l'homme⁵³ », que subir son courroux, en être abandonné, l'abandonner à son

⁵⁰ La correspondance retrouvée pour cette période permet de vérifier la concordance entre fiction et réalité.

⁵¹ G. Sand, *Lélia*, *op.cit.*, p. 423.

⁵² *Ibidem*, p. 503.

⁵³ *Ibidem*, p. 545.

tour. Mais si elle va jusqu'à envisager le néant comme refuge contre Dieu⁵⁴, elle ne franchit jamais le pas et reste croyante, même s'il lui arrive parfois de se mépriser au point de se « regarder comme une production inerte engendrée par le hasard et la matière⁵⁵ ».

Elle s'interroge toutefois sur le rôle qu'il assume vis-à-vis de sa création, partagée entre deux points de vue contradictoires : le premier, le plus optimiste, envisage un Dieu qui envoie sur la terre « des hommes puissants pour le mal et des hommes puissants pour le bien⁵⁶ », selon qu'il veut faire régresser ou progresser l'humanité, sans que l'on puisse discerner ses intentions à son égard. Le second, au contraire est représenté par une divinité totalement indifférente aux destinées de ses créatures, qui, finalement, les laisse courir librement à leur perte.

Cependant, dans tous les cas, et malgré une contradiction manifeste, Lélia / Sand ne remet pas en cause la venue sur terre du Christ en tant que fils de Dieu et partie de la Sainte Trinité, missionné par le Père pour annoncer « aux siècles futurs cette grande loi du spiritualisme nécessaire pour régénérer une race énervée et la racheter du péché originel⁵⁷ ». Il n'y a aucun doute à cet égard si l'on veut bien prendre en compte ce credo :

« Celui-là est le verbe, qui était avec Dieu au commencement des siècles [...] Il est sorti de Dieu, il retourne à lui; il est à jamais avec lui, assis à sa droite, parce qu'il a racheté les hommes. Dieu qui du ciel a envoyé Jésus; Jésus qui était Dieu sur la terre, et l'esprit de Dieu qui était en Jésus et qui remplissait l'espace entre Jésus et Dieu, n'est-ce pas là une trinité, simple, indivisible, nécessaire à l'existence du Christ et à son règne⁵⁸ ? »

Et même s'il lui arrive de trouver cette trinité « mystérieuse », elle reste, ici, généralement en conformité avec le dogme catholique. Un peu plus tard, Lélia exprimera à nouveau sa foi en priant, dans les ruines du couvent où elle s'est retirée pour fuir le monde, prosternée aux pieds d'un « grand christ de marbre blanc [...] profond emblème [de] ce Dieu martyr, baigné de sang et de larmes, étendant ses bras vers le ciel⁵⁹ ».

Mais si ce point de dogme n'est pas contesté – du moins pas encore –, Lélia a toutefois abandonné toute pratique catholique, ayant modelé la religion chrétienne à son intelligence et à ses besoins, pour tenter de refermer,

⁵⁴ *Ibidem*, p. 523.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 478.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 491.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 492.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 493.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 494.

sans toujours y parvenir, les blessures de son âme. D'ailleurs la critique vis-à-vis du christianisme – il s'agit en fait ici du catholicisme – en tant que religion organisée, est vive et le reproche direct : dès les premiers siècles, soutient la romancière, la hiérarchie religieuse s'est écartée de la parole du Christ, n'hésitant pas à utiliser les ressorts de la vanité humaine pour créer, à son bénéfice, une concurrence entre les fidèles, avec la promesse d'un paradis hiérarchisé, donc inégalitaire, accessible selon les mérites de chacun :

« Le christianisme lui-même, qui a produit ce qu'il y a de plus héroïque sur la terre [...] qu'a-t-il pour base ? l'espoir des récompenses, un trône élevé dans le ciel. Et ceux qui ont fait ce grand code, le plus beau, le plus vaste, le plus poétique monument de l'esprit humain, savaient si bien le cœur de l'homme, et ses vanités, et ses petites, qu'ils ont si bien arrangé en conséquence leur système de promesses divines. Lisez les écrits des apôtres, vous y verrez qu'il y aura des distinctions dans le ciel, différentes hiérarchies de bienheureux, des places choisies, une milice organisée régulièrement avec ses chefs et ses degrés. Adroite commentation [sic] de ces paroles du Christ : "Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers! – Je vous le dis en vérité, celui qui est le plus petit sur la terre sera le plus grand dans le royaume des cieux"⁶⁰. »

Malgré ces réserves Lélia, comme naguère George Sand au couvent des Augustines à l'instar de Chateaubriand, se laisse attendrir par les fastes et les mises en scène du culte catholique destinés à exalter la sensibilité des fidèles:

« [...] je trouvais dans les rites et dans les emblèmes de ce culte une sublime poésie et une source éternelle d'attendrissement. La forme et la disposition des temples catholiques, la décoration un peu théâtrale des autels, la magnificence des prêtres, les chants, les parfums, les intervalles de recueillement et de silence, ces antiques splendeurs qui sont un reflet des mœurs païennes au milieu desquelles l'Église prit naissance, m'ont frappée de respect toutes les fois qu'elles m'ont surprise dans une disposition impartiale⁶¹. »

Là encore l'esprit critique reprend ses droits, et Lélia retrouve vite son sang-froid pour s'interroger sur l'attitude du Créateur face à ces dramaturgies inventées par le clergé : « La Divinité derrière ses voiles impénétrables se rit-elle donc même de notre culte et des créations angéliques dont notre cerveau

⁶⁰ *Ibidem*, p. 398.

⁶¹ *Ibidem*, p. 492.

maladif l'environne ? » La formulation de la question anticipe sur la réponse : Lélia prône l'idée d'une religion individuelle, débarrassée de rites qu'elle considère comme des artifices funestes car ils font barrage, malgré les apparences de prière communautaire, entre Dieu et sa créature. Elle se détache ainsi de la pratique populaire qui, si elle peut satisfaire le plus grand nombre, l'empêcherait, par son caractère routinier et finalement mécanique, de communiquer pleinement avec son Créateur :

« Je ne crois pas, comme les femmes de cette contrée, à la vertu régénératrice des chapelets et à la puissance absolutrice [sic] des scapulaires. Leur piété est quelque chose qui les repose, qui les rafraîchit et qui les endort. J'ai une trop grande idée de Dieu et du culte qu'on lui doit pour le servir machinalement, pour le prier avec des mots arrangés d'avance et appris par cœur. Ma religion trop passionnée serait une hérésie, et si on m'ôtait l'exaltation il ne me resterait plus rien⁶². »

Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, de l'osmose entre Lélia et son auteur, l'on retrouve au même moment chez George Sand cette distanciation vis-à-vis du culte catholique à propos, cette fois, de l'un de ses principaux sacrements, la pénitence et de son instrument obligé, la confession. Si elle reconnaît, en effet, sa puissance et son efficacité sur certaines âmes, elle en refuse pour elle-même les consolations car elle ne reconnaît pas la nécessité du confesseur, intermédiaire imposé, mais parasite, entre Créateur et créature :

« La confession catholique est un sublime recours de l'homme à Dieu, une sainte et profonde consolation à celui que le remords ou la terreur dévore. C'est une auguste et solennelle cérémonie que cette secrète réconciliation du coupable avec le très-saint. Heureux ceux qui croient au pouvoir du prêtre et qui après avoir pu mettre sur leurs lèvres l'amertume gisant au fond de leurs cœurs, se retirent bénis et consolés, emportant désormais leur blessure cicatrisée par la main du seigneur⁶³. »

« Heureux ceux qui croient au pouvoir du prêtre... », cette paraphrase des *Béatitudes* souligne le souci de son auteur de se distinguer de la masse des croyants ; elle montre aussi qu'elle n'est pas systématiquement hostile au catholicisme, puisqu'elle reconnaît, au moins pour certains, sinon la légitimité, du moins l'utilité de la médiation du confesseur.

⁶² *Ibidem*, p. 503.

⁶³ G. Sand, *Sketches and hints*, Oeuvres autobiographiques La Pléiade, 1987, t. II, 27 mars 1833, p. 598-599.